

Faut péter la baloune

Jacques Godbout

Volume 17, numéro 4 (100), juillet-août 1975

100 fois sur le métier...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1975). Faut péter la baloune. *Liberté*, 17(4), 91-95.

Faut péter la baloune

C'était dimanche et Napoléon, pour se reposer, avait cru bon ouvrir la télé. Il se berçait doucement, tenant entre le pouce et l'index un pissenlit frais coupé dans lequel il mettait le nez avec frétillement comme s'il se fut agi des poils de pubis de sa jument Jaune. Napoléon Sanschagrïn écoutait d'une oreille distraite les litanies du téléjournal quand apparut soudain à l'écran la tête d'écoeuvrant d'un ministre du Gouvernement du Canada. « Y vont pas me gêner mon dîner, tabarnaque », se dit Napoléon Sanschagrïn, « ces tout nus-là viennent nous chier dans face le jour du Seigneur à part de ça ». A l'écran Johnny Walker, député de Québec, ancien syndicaliste devenu la maîtresse du patronat, expliquait que verser des subventions aux entreprises privées en vue de créer des emplois équivalait à payer pour se faire enculer par qui de droit, enfin il ne disait pas cela de cette façon « mais ça revient à même chose maudit cochon » pensait Napoléon qui ne put s'empêcher de tirer le pot de chambre à travers la pièce et qui alla donner de la bouche sur l'écran où Gaétan Montreuil, l'annonceur, souriait d'un air sucré sans savoir toute la bave gluante qui lui coulait sur le canal.

« Là je suis pas mal en crise là », pensait Napoléon en se berçant de plus en plus vite, « là j'ai mon voyage », disait-il à voix basse en se levant brusquement, « y m'a gâché mon dîner, je pourrais pas avaler une saudite tranche de rosbife sans penser que ce trou du cul est en train d'en faire au-

tant », se répétait-il en tournant en rond autour des fleurs du tapis du salon.

Napoléon Sanschagrin fit bien six ou huit tours de piste sans décolérer, ça ne venait pas. C'était dimanche, un beau dimanche d'octobre, avec des feuilles mortes et une odeur d'été des sauvages. « M'en va marcher jusqu'au village, ça va peut-être m'aider » se dit-il, laissant la porte de sa maison ouverte et brandissant sa canne vers le clocher blanc à l'horizon.

Il marchait d'un pas militaire accéléré. « Je suis vraiment en tabernacle, c'est toute » se racontait-il pour s'expliquer à quel point son cœur battait, imposant ce rythme endiablé à ses pieds, « depuis le temps qu'y m'écoeurent tous, de voir c't'hostie-là à midi, ça été l'étron qui a fait déborder la toilette », puis regardant les feuilles de chêne et d'érable qui tombaient sur le macadam du chemin du roi, mortes, « si toutes ces feuilles-là étaient des anglais, je pense que je pourrais m'assir content » mais ce n'était pas des anglais qui tombaient des arbres, ce n'était que des feuilles, et Napoléon devint triste en pensant qu'il n'y avait pas de saison des anglais, une saison où ils sécheraient et mourraient, ou une saison pendant laquelle la chasse serait ouverte, « même juste quinze jours sacrement, juste quinze jours par année, comme ça malgré les hosties d'émigrants on serait toujours moitié-moitié sur le continent ! »

Napoléon avait beau marcher, le village était tout près maintenant, mais il n'avait pas décrinqué pour autant. « Je suis vraiment en tabernacle, c'est toute » continuait-il à se répéter ; il s'arrêtait au beau milieu du chemin, donnait des coups de pied dans le vent, repartait comme un enfant inquiet. « J'ai jamais été en tabernacle comme ça, sauf je pense quand le curé, en 1954, s'était mis à promettre les faveurs du ciel au député qui avait fait paver son entrée de presbytère. »

Comment Napoléon Sanschagrin pouvait-il maîtriser sa colère ? Celle-ci venait du fond des âges, elle avait deux cents ans au moins, s'était transmise de génération en génération

comme les oreillons ou la vérole, de père en fils avec l'aide des frères des écoles du coin. Une colère de deux cents ans, quand ça vous pogne, ça vous mène loin. Celle-ci l'avait mené au village. « Quéqué que je peux faire, quéqué que je peux faire, ça n'a pas de bon sens pantoute, le petit Walker tout seul n'a pas pu me revirer la remise à l'envers, c'est vrai que rien que d'y voir la pipe... Ah pis c'est plus que ça, c'est toute la chrisse de chibagne d'Ottawa qui me fait... » Napoléon Sanschagrin s'arrêta net, comme s'il avait eu un caillot au coeur, mais c'était une idée plutôt. « M'en vas me vider une fois pour toutes », affirma-t-il à voix haute et seuls quelques enfants à bicyclette l'entendirent sans l'écouter. « Me vider une fois pour toutes ! pis pour toute la famille à part de ça... »

Un garage Esso faisait le coin de la rue de l'Eglise et de celle du Collège. Il était fermé le dimanche, mais c'est tout de même vers lui que se dirigea la Revanche vivante d'un peuple jeune encore qui grandit souriant. Napoléon alla vers la pompe à air, « cinq cents livres de pression ça devrait suffire » murmura-t-il en ajustant le cadran, « une maudite chance que c'est une pompe électrique puis qu'on a nationalisé l'électricité pis que l'air nous appartient encore, comme ça ça sera un geste fou mais un geste pur ».

Il détacha son pantalon qui s'écrasa sur ses pieds, ceinture ouverte. « Je l'enlève ou je l'enlève pas ? » Il l'enleva puis fit de même avec son caleçon, détacha le boyau de la pompe à air qu'il s'inséra avec difficulté entre les fesses, l'ajusta avec précaution puis mit la pompe en marche. Une clochette sonnait à chaque livre de pression d'air qui lui entrait dans le corps. « Cette musique est douce à mes oreilles, mais ce boyau me fait mal au cul » pensa-t-il sans ouvrir la bouche car il ne voulait pas que ce qui lui entrait par un bout lui sortit par l'autre.

Lentement, livre après livre, (voyait-il là le symbole de l'influence de l'éducation ?) Napoléon Sanschagrin se gonfla comme un ballon de plage. A la centième il était rond comme un pneu, cinquante livres plus tard il flottait au-dessus du pavé ; quand la pompe eut hoqueté son dernier cling, Napoléon retira le boyau, se mit un doigt au cul et de l'autre main

déplaça suffisamment d'air pour qu'il put s'élever au-dessus du garage, au-dessus du village, jusque dans les nuages. Quelques villageois qui l'avaient vu éviter un arbre, eurent des « Oh » d'effroi et d'admiration.

Dans le ciel là-haut, Napoléon fit comme les pigeons et tenta de s'orienter. « Le plus simple c'est de suivre le vent et les rivières, je vais remonter le fleuve, puis passer au-dessus de... » mais sa voix se perdit dans le ciel bleu, le vent l'emporta vers Ottawa, complice au fond parce que grossier lui aussi.

« Vu d'en l'air c'est pas mal beau, avec la vallée de la Gatineau, quand je pense que ce pays-là était à nous... » Napoléon planait au-dessus de la capitale fédérale, les larmes aux yeux à la fois parce que l'histoire du Canada est assez triste, mais aussi parce que quatre cent quatre-vingts livres de pression dans le corps ça fait mal un peu partout, aux intestins, aux oreilles, au nombril, alouette.

C'était un aussi beau dimanche à Ottawa que partout ailleurs à travers le pays. Les chiens de la police à Trudeau avaient mis leurs chics habits rouges, avec des barres jaunes sur le côté de la culotte d'équitation ; des touristes, dont plusieurs autobus nolisés par les Filles de l'Empire, avaient envahi la colline parlementaire où la chambre des communes siégeait par extraordinaire, n'ayant pu régler autrement un conflit qui opposait les Esquimaux à la loi sur les langues officielles. « M'a te les mettre au vinaigre, moi, les langues officielles », songeait Napoléon qui imaginait sur chaque comptoir des bureaux de poste du Canada un pot de langues officielles marinées.

Le vent complice le poussa doucement au-dessus du parlement. « C'est le grand jour », chantonait in petto Sanschagrin, dont la culture musicale n'avait pas de limites à l'intérieur des airs d'église. Ce fut un grand jour en effet et l'on regrette aujourd'hui qu'aucun touriste n'eut fait de photo d'amateur de Napoléon Sanschagrin virevoltant au-dessus de la Tour de la paix, laquelle photo le magazine *Time* aurait pu acheter afin que tous les Canadiens anglais puissent la lire.

« Bon j'y vas, je vas me sacrifier mes tabarnagues, mais j'aimerais que vous sachiez que je ne suis que le premier des martyrs du Québec. J'aurais pu me verser un gallon de Kérozène et me faire brûler devant votre calvaire de parlement, mais cela aurait été un geste symbolique emprunté. Les commandos de l'écoeurement de par chez nous ont décidé de vous faire la guerre à leur manière, vous nous avez assez fait chier, bande de constipés... » Joignant le geste à la pensée, Napoléon retira son doigt et le ciel s'obscurcit comme vers trois heures un vendredi saint.

Un orage de marde s'abattit sur la capitale, des morceaux firent sauter les vitres, une odeur nauséabonde envahit les rues, Napoléon eut à peine le temps de crier : « M'a t'la péter ! » qu'il se dégonfla d'un seul coup, déchiqueté par l'explosion, et sa queue vint tomber sur le pupitre du premier ministre qui ne sut ce que c'était. La marde était partout, et les habitants d'Ottawa furent pétrifiés comme l'avaient été ceux de Pompéi ; transformés en statues de marde, ministres et députés restaient figés en des sommeils divers et ridicules.

Quand le bruit et la fureur s'apaisèrent et que le silence se fit sur la ville, on vit des millions de mouches quitter les porcheries et les tas de fumier du Québec, s'avancer en masses compactes vers ce nouveau puisard tout frais. Le bourdonnement des mouches à marde du Québec était assourdissant, et toutes se dirigèrent avec un instinct sûr vers la ville emmerdée qui ne parlait plus ni anglais ni français dans ce bel après-midi d'automne où les feuilles rougissaient de plaisir.

JACQUES GOdBOUT